Le géant de ma terre : nouvelle

Autor(en): **Menoud, Gérard**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **74 (1945)**

Heft 7

PDF erstellt am: **31.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1040784

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Le géant de ma terre

Nouvelle

I

Daniel labourait à mi-côte de la colline, fixant le soc qui éventrait la terre, arrachait la plainte des racines tranchées.

Derrière lui, une voix claire cria : « Papa, où faut-il laisser le panier ? » Le paysan se retourna, face à la lumière brutale du soleil. « Sous le chêne, Lydie ». Il arrêta son attelage et fier de la lutte qu'il soutenait, il se redressa.

Sa charrue luisait dans le soleil. Fatigué, il se laissa tomber sous le chêne et sentit sur sa peau la caresse de l'ombre. Le vent lui gonfla sa chemise ouverte. Daniel prit son couteau militaire, se tailla un morceau de pain et mangea, silencieux. Puis il se leva : « On n'aura bientôt plus le chêne, petite, il faudra bien que je l'abatte cet hiver. » Son fouet claqua dans l'air, sec. Les harnais grincèrent et la charrue continua de soulever une longue écaille de terre brune.

Jadis, il n'aurait pas eu l'idée d'abattre ce chêne. Maintenant, il le fallait pour remplacer les poutres de son étable. Il regrettait pourtant ce chêne, aux branches tordues comme les bras décharnés des vieux paysans. Il regrettait ce géant qui vivait de la terre comme lui, qui résistait aux orages. Il pensait aussi à ce grand cercle d'ombre qui ne tournerait plus sur son champ.

Daniel regarda sa fille s'éloigner. Il prononça son nom et secoua la tête en souriant. Cela lui faisait plaisir qu'elle soit si bonne paysanne. Puis il encouragea son attelage de quelques mots rudes et sonores.

Un brouillard dense achevait d'envahir les collines.

II

Dans la grande cuisine basse et sombre, Lydie achève de ranger les assiettes du souper. Par les petites fenêtres, la lumière dessine sur l'herbe des carrés de clarté. Dehors, la nuit s'étoile et des vapeurs blanches et moites montent des marais. Lydie a terminé son travail. Satisfaite, elle rentre dans la chambre familiale.

— Tu as déjà terminé le travail de la cuisine ?

— Oui, c'est-à-dire...

— Je comprends, c'est-à-dire que Jean doit venir.

Jean, c'est l'amoureux de Lydie, c'est l'heureux Jean des Vulpières, une grande ferme de l'autre côté de la colline.

La jeune fille a posé sur la table le pullover qu'elle tricotait.

— Papa, j'ai pensé à ce que tu as dit ce matin concernant les chênes. Quel dommage de les abattre !

— Bien sûr, mais c'est nécessaire. D'ailleurs, pourquoi me dis-tu cela ?

Lydie attendit un instant et parla d'une voix que l'amour rendait douce.

— Tu sais bien, papa, qu'un jour il me faudra des meubles ; ce n'est pas encore le moment, mais j'y pense. Alors je les voudrais comme les vôtres, de bon chêne ; je n'aime pas ces meubles modernes. Ils sont trop luisants pour nous, trop délicats. Ils n'ont pas de santé et ne sont pas de notre race. Tandis qu'une table comme celle-ci, c'est solide et beau à voir. C'est un meuble de ferme. Alors, j'aimerais pour les miens les chênes des Genevrets.

III

Le paysan fut surpris, puis sa figure se détendit ; il n'avait pas eu plus de joie quand le dernier char de la moisson avait roulé dans la grange avec un bruit de tonnerre. Les paroles de sa fille prouvaient qu'il avait légué à son enfant l'amour de la terre. Ma fille, fit le père, demeure une paysanne, une vraie comme ta mère. Oui, tu as raison. De mon temps, on ne parlait pas d'acheter les meubles. Le menuisier du village nous les faisait, taillés dans le chêne ou le noyer. Ils duraient des générations. Le passé nous les offrait emplis de souvenirs, placés aux mêmes endroits. Et la table ? Alors il n'y avait pas tant de cabarets. Le dimanche, les voisins venaient. Les soirées d'hiver se passaient agréablement. Maintenant, on oublie ces vieilles coutumes. On ne sait même plus vivre autour de la table. De mon temps, chacun avait sa place à la table ; il la gardait de son vivant. Celle que j'ai, était celle de grand-père, puis de mon père. Personne n'aurait songé à changer ces usages parce qu'on avait du respect pour les vieux.

Daniel avait parlé d'un trait, comme s'il avait lu sur les meubles, qui sont le passé.

— Oui, les temps ont changé le paysan et sa maison, mais moi, je désire des meubles de chêne, faits par le menuisier d'ici.

IV

Le père approuvait sa fille ; il y avait de l'admiration dans les yeux du paysan. Daniel se reconnaissait dans cette fille qui avait poussé comme une force vive de la terre. Cela le reportait dans les années de sa jeunesse, quand il avait rencontré la jeune et robuste paysanne qui fut sa femme. Cette fille croyait à la terre de toute son âme, de toute sa jeunesse, comme sa mère y avait cru. Daniel sentait sur le vieux bois de sa vie la jeune pousse de sa race.

A ce moment, Jean des Vulpières parut sur le seuil, grand, épanoui, bronzé. Lydie marcha vers lui. Il la prit par la main, fortement, comme s'il tenait son bonheur.

Alors Daniel comprit que sa fille avait raison, que Jean était, lui aussi, de cette même race de paysans droits, fiers de leurs domaines, simples d'habitudes. Daniel sentit que celui-là aussi aimerait mieux les meubles de chez lui, authentiques comme son amoureuse, de qualités robustes et inusables. Daniel se leva et dit : bonsoir, Jean, et sortit. Puis il revint sur le seuil de la porte et dit brusquement — car le paysan garde sa joie — : « C'est bien, tu les auras tes meubles, bonsoir. »

Jean ne comprit pas, mais Lydie le lui expliqua avec des paroles et surtout avec son cœur. Jean voulut qu'elle redise une seconde fois ces choses à la fois âpres et douces comme une bise aigre à la pointe des blés.

Lydie sortit avec Jean sur le pas de la porte. Un temps, elle écouta les pas dans la nuit, sur le chemin des Vulpières.

Elle n'entendait plus rien. Entre eux, il y avait maintenant la nuit et tout leur amour.

GÉRARD MENOUD.

Le jour tombe

Le jour tombe, vois-tu, la rose est bien plus pâle;
L'ombre sort du massif et gagne le chemin.
Rentrons... ta mère a dit ton nom dans le jardin
Et voici s'allumer les vitres de la salle:
On t'attend pour servir et pour rompre le pain.
Viens, tu nous verseras l'eau fraîche délectable;
Comme d'humides fleurs s'ouvriront sous tes doigts
Les fruits qu'avant le jour nous avons cueillis: vois
Ce papillon de nuit voleter sur la table,
Et, rêveuse un instant et les deux mains en croix,
Ecoute dans le chœur grave et profond du bois,
Monter toutes ces voix d'Angelus et d'étable.

ANDRÉ LAFON. Poèmes.